Gerrit Kouwenaar

Regarde voir, ça a soufflé

traduit par Daniel Cunin

Gerrit Kouwenaar est né à Amsterdam en 1923. Depuis 1949 et son premier recueil : *Goede morgen, haan* (*Bonjour, coq*), il en a publié une vingtaine d'autres, en particulier aux Éditions Querido : *Volledig volmaakte oneetbare perzik* (*Pêche complètement parfaite et immangeable*, 1978), *Het ogenblik : terwijl* (*L'instant : tandis que*, 1987), *Totaal witte kamer* (*Pièce totalement blanche*, 2002)… Dès 1970, son œuvre a été récompensée par la plus grande distinction littéraire, le prix P.C. Hooft. Une anthologie en traduction française vient de paraître aux Éditions Comp'Act sous le titre *Une odeur de plumes brûlées*. Le cycle de poèmes présenté ci-dessous est tiré de *De tijd staat open* (*Le temps est ouvert*, 1996).

Mange encore de toute cette belle
présence à volonté remplaçable
bois-la saisis-la digère-la

à présent que la chair toujours plus familière
se dépossède dans le miroir, que le langage
se perd dans sa source, que le temps
toujours plus vite se rattrape se diffère

une telle perfection n'avait jamais été atteinte
une telle complétude pareille à l'eau avalée
et les voilà encore telles –

Comment faire mourir le temps, hériter
du poème tout de pierres, le rossignol
avec des clous d'acier clôt le langage

toujours plus de poussière dans l'horloge, neige
qui tient au chaud la naissance, frais déposé
l'œuf s'épluche sur l'ardente ardoise

si l'amour une fois de plus se mourait, s'était
consumé dans la chair d'autrui, comme ça
saignerait si l'encre
n'était pas aussi blanche –

Regarde voir, ça a soufflé

sur la place au feuillage immobile
gisaient des feuilles vertes déplacées

c'était un été ainsi qu'il sied
total comme la guerre qui là-bas faisait rage

tandis que la ville rêvassait comme une bombe
il avait dû y avoir un rêve qui ne rêvait pas

de quoi éprouver une frayeur, en paroles, tandis
que la rivière laissait sur place les amis

ils parlaient usage des mots dents pourries morts
imminents, scrutant l'étale contre-rive

louant le jour jusque tard dans le noir, les choses
étaient ce qu'elles avaient toujours été –

Mes amis, comme on était assis cet été-là
sur cette montagne pleine comme un œuf parmi des tombes vides

comme on était congelé dans la canicule
une seconde bleue et unique, dérobée pour un plus tard

et comme les cigales prêtaient leur voix aux dieux
dix milles ailes à croire que ceux-ci existaient

et comme les choses finissaient à part
les dieux et les morts coquilles d'œufs débris

et comme avec l'automne on reste tout bêtement là
même si nous gisons ailleurs en débris –

Tous les étés ce mot vient pour manger
quand la lune est pleine, le temps vide

on passe à table avec son langage, des dieux
voudraient être, cette mort fraction de seconde

ce repas est un repas funèbre, débris de coupes
détritus rongés, cuillers immangeables

une cuillerée pour que l'on vive, que la tomate
soit rouge, le pain chair, que le non scriptible

qui se déglutit et mendie la faim, soit coincé
dans le demi-jour la lumière brutale tiret

Le mot est mort, il faut l'écrire
il s'écrit pour en se parlant se blanchir

qu'il écrive une page grise ou une page vide
une lettre cherchant une adresse, un mensonge

la fourmi a des ailes qui veulent s'élever au dessus d'elle,
l'encre pleure le langage obligé de se taire

on étonne son haleine, épelle la clarté avec laquelle
les étoiles du matin étiolent leur nom –

Pu exister la maison, ici rien ne peut se passer
on en a usé les pas de porte, huilé les gonds
bouché les fissures avec des journaux

puisque la lumière se refuse à croire les yeux
se réconcilient toujours plus avec le noir
qui habite les lieux les pendules
clopinent à reculons

demain les murs écriront partout des plaies, cancer
des pierres traces d'humidité, on est en train
depuis des années de graisser les massues –

Un instant s'effraie contre la moustiquaire, non
ceci est traduit, c'est un sommeil, c'est
le papillon de nuit la lumière du jour, s'évidant
dans la caillasse

sur la bouche des chuchotements, vue
aveugle sur l'œil dans lequel on vit, que le jour
nie ce que la langue obscurcit, non c'est
la cave la surdité le grillon blanc

non c'est la radio qui écoute, non
c'est écrit, c'est ce que personne –

Comme le livre se ferme, le chien y avait
donné des coups de langue, la main caressé, à côté
on avait pelé des fruits, changé des enfants

le livre entendit la voix s'éteindre, la bouche
sèche béa d'avidité, toute cette friable
biscotte bavarde réduite en miettes jusqu'à étouffement

comme le livre, à croire qu'il est parvenu comme peau
et autour de sa dernière volonté à se moisir
tandis que le voyant porte aux nues étoilées
ses chaudes larmes hermétiques –

L’état est une nuit d’automne par une année
aussi blanche et viscérale qu’une maison qui dort

tout est immobile comme cela ne le sera jamais
on gît pour de bon à temps fait de chair

se taisant dans rien sauf le langage seul l’état
se rime avec l’instant, année donnée sans année –